

## ***Les voyages immobiles***

Paru dans *Lire en Fête, histoires de lecture*, 2001

Il y a une chose que je sais. Enfin, j'exagère. Je sais deux ou trois choses quand même... Je veux dire : en ce qui concerne l'écriture.

Il y a les lieux.

On s'étonne souvent que mes livres soient situés en Espagne, aux Etats-Unis, et pas en France. Moi, ça me paraît normal. Non, je n'y suis jamais allé, pour reprendre le beau titre de Tiersen. Mais je connais. Les écrivains qui m'accompagnent m'en ont dit beaucoup. Et puis, ce n'est pas si différent là-bas. Pourquoi est-ce que ça ne parlera pas de nous, d'ici ?

Carson McCullers dit que la lecture de Dostoïevski l'a bouleversée pour une raison très précise : « *C'est une sorte de stupeur, car les étés suffocants et paresseux de Russie, les petits villages au fond de la steppe, les grands-pères endormis sur le poêle au milieu des enfants, les hivers blancs de Saint-Pétersbourg – tout cela m'est aussi familier que ma ville natale.* » Je crois qu'il s'est passé exactement la même chose lorsque je l'ai lue. *Frankie Adams, La Ballade du café triste...* Je pourrais dire que son Columbus natale et les déclinaisons qu'elle a pu en offrir dans ses livres me sont étrangement familiers, me rappellent à mon enfance.

Alors voilà. Quand je commence un livre, je ne sais jamais quelle histoire je vais raconter. Je la découvre chemin faisant. Je tente d'être mon propre lecteur. Je me prends en défaut. Je me trahis. Et c'est ça la chair du livre – ce que l'on avait pas prévu, ce qui nous a échappé, ce qui est venu s'intercaler entre les lignes d'un plan que l'on construit pas à pas et qui n'est qu'un prétexte narratif. Tout ça, oui. Mais il serait bien ingrat de

commencer un livre totalement à l'aveugle. Il faut bien que le désir s'accroche quelque part. Il lui faut un visage où s'abriter. C'est le lieu. Au départ, mon désir du livre tient toujours dans cette envie toute simple d'habiter un lieu lointain, réel peut-être mais fantasmé surtout. Un petit village à la frontière espagnole, un motel paumé dans le désert texan. Des décors de carton-pâte que tout le monde a déjà vus. Avec le péril du cliché. J'aime me retrouver comme un metteur en scène qui découvrirait le plateau qu'il va peupler : il s'aperçoit que les décors mis à sa disposition ont déjà servi mille fois. Comment faire pour y réinjecter de la poésie, une perspective, comment faire oublier au public qu'il a déjà vu ce décor la saison précédente ? Et, en attendant, être comme un gosse : ailleurs. Oui, on finit bien par se retrouver soi-même à un moment donné. On croit se quitter, de plein pied juché dans la fiction, et puis, on se croise au détour d'une rue. Mais quand même : on a été un autre, mille autres, et *ailleurs*. Je dis comme un gosse parce que je me souviens bien, avant, dans ma chambre, l'été surtout ; je me mettais à la fenêtre, je respirais l'air. L'air de l'été m'a toujours rendu nostalgique. De quoi ? Quelque chose que je n'avais pas encore vécu sans doute. Ou ce quelque chose qui *manque* (et qui fait qu'on aime des gens et qu'on écrit) J'avais envie d'être ailleurs. Et je me suis mis à écrire dans cette chambre, du reste. C'est dans cette chambre que je suis *parti*, que j'ai commencé à m'inventer mon refuge à moi. Ce refuge tient dans un lieu imaginaire, il est au quatre coins du monde et pas simplement en France, en tout cas il est dans l'espace de la fiction et il fait un tout, c'est rond aussi, ça n'existe pas, c'est juste sur la page, mais c'est ma mappemonde à moi. A chaque livre nouveau, je change l'ampoule (non, je ne suis pas Dieu, juste un garçon alors j'ai parfois des ennuis techniques...). Et puis, je vous tends cette mappemonde en l'inclinant d'une certaine façon, j'espère chaque fois que vous allez regarder l'histoire que ça raconte. Et qu'on y sera allé ensemble.